



**HAL**  
open science

## Badiner, dévier et divertir chez Fontenelle

Christophe Martin

► **To cite this version:**

Christophe Martin. Badiner, dévier et divertir chez Fontenelle. Marius Warholm Haugen; Knut Ove Eliassen. DÉVIER ET DIVERTIR. Littérature et pensée du XVIIIe siècle, L'Harmattan, pp.107-130, 2010, 978-2-296-10330-6. hal-02915856

**HAL Id: hal-02915856**

**<https://hal.science/hal-02915856>**

Submitted on 16 Aug 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christophe Martin

## BADINER, DEVIER ET DIVERTIR CHEZ FONTENELLE

dans *Dévier et divertir (À l'ombre des lumières III)*, Marius Warholm Haugen et Knut Ove Eliassen, L'Harmattan, Paris, / Solum Forlag, Oslo, 2010, p. 107-130.

« Il n'y a pas jusqu'aux vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire » lit-on dans les *Entretiens*<sup>1</sup>. Chez Fontenelle, c'est une exigence de plaisir et de divertissement qui préside à l'écriture. Qu'on l'ait louée ou regrettée, cette exigence a le plus souvent été évaluée comme une dimension purement ornementale. Voltaire, à propos des *Entretiens*, fut « fâché d'y trouver que le jour est une beauté blonde, et la nuit une beauté brune, et d'autres petites douceurs »<sup>2</sup> et d'Alembert rendit un hommage poli à celui qui osa « prêter à la philosophie les ornements qui semblaient lui être les plus étrangers »<sup>3</sup>. De fait, l'accusation de badinage est lancinante dans les critiques que l'on adresse à Fontenelle. C'est ce badinage qui condamnerait son discours à la vacuité et à la fausseté : « L'art de répandre des grâces jusque sur la philosophie fut [...] une chose nouvelle dont le livre des *Mondes* fut le premier exemple, mais exemple dangereux parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et surtout la vérité »<sup>4</sup>. Fontenelle serait le philosophe de boudoir, le marivauteur de la science, doué certes d'un génie supérieur dans l'art de la vulgarisation, mais faisant par là même courir à la noblesse du discours philosophique le risque d'une frivolité déplacée.

On voudrait d'abord resituer le badinage fontenellien dans le courant d'une esthétique galante, railleuse et *divertissante*, qui s'épanouit dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle non seulement dans les salons mais dans un ensemble de textes de la période (ceux de La Fontaine, de Mme de Villedieu, etc.) qui utilisent le registre du badinage pour tenter de *contourner* les règles des doctes et trouver un « milieu » ou un « tempérament » permettant de traiter sur un mode plaisant les sujets même les plus sérieux ou les plus graves. Autrement dit, le badinage fontenellien peut être conçu comme l'un des exemples les plus accomplis de cet « art de *détourner* les choses » théorisé par Mme de Scudéry dans les années 1680.

---

<sup>1</sup> Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, éd. Chr. Martin, Paris, GF Flammarion, 1998, p. 61.

<sup>2</sup> Voltaire, Lettre à Cidéville, *Œuvres*, éd. Moland, t. VIII, p. 552.

<sup>3</sup> D'Alembert, « Discours préliminaire » à *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.

<sup>4</sup> Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, chap. XXIX, Paris, 1753, t. III, p. 74.

L'hypothèse examinée ensuite est que l'adoption par Fontenelle d'une esthétique badine peut être conçue comme un dispositif stratégique reposant sur la pleine conscience du paradoxe suivant : le badinage est un rire policé et contrôlé qui par là même est apte à subvertir les frontières entre les genres et transgresser un certain nombre d'interdits. Autrement dit, le badinage n'a pas qu'une fonction *divertissante* : il possède des vertus *déviantes*, ou transgressives, tant sur le plan de l'esthétique que sur le plan moral ou philosophique. Mieux : c'est parce que le badinage prend l'allure d'un divertissement inoffensif qu'il permet de *contourner* les interdits latents qui régissent l'univers des formes ainsi que les divers modes de censures, explicites et implicites, qui régissent l'univers des idées.

Dans les farces médiévales, le badin est, on le sait, un bouffon, un niais de convention, qui par instants dit la vérité. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Marot ennoblit ce registre de la badinerie en cultivant une forme élégante et légère d'autodérision et en agrémentant sa poésie de termes populaires ou vieillissés. Ce ton de familiarité plaisante triomphe ensuite dans les salons : le badinage à la manière de Marot devient l'un des traits distinctifs de l'esthétique galante et de la sociabilité mondaine. Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le terme de badinage perd ses connotations péjoratives (même si le sens initial de « sottise » est encore attesté chez Molière dans *Mélicerte* en 1666) pour désigner une affectation de naïveté souriante dont la figure de Marot reste l'emblème comme l'atteste l'éloge du poète qu'on trouve sous la plume de Fontenelle : « On dit que ce poète avait la mine sérieuse et l'air grave, qu'il avait plus la physionomie d'un philosophe qui enseignait la morale que celle d'un poète divertissant, cependant il n'y eut jamais d'esprit plus ingénieusement badin que le sien<sup>5</sup> ». Autour des années 1700, au moment où Fontenelle écrit ses textes les plus célèbres, le badinage (que Richelet rapproche de l'« enjouement » et qu'il définit comme « l'art de dire les choses d'un air fin et plaisant ») est devenu un code de la « bonne compagnie », rompue aux subtilités d'un humour à clefs, à mi-chemin entre la raillerie, la galanterie, et l'ingéniosité du bel esprit.

Car ne badine pas qui veut. La Rochefoucauld reconnaît que le badinage relève d'un art : il apprécie « les bagatelles bien dites » et « cette manière de badiner » quand elle est le fait d'« esprits prompts et aisés<sup>6</sup> ». Ce n'est sans doute pas un hasard si le badinage s'impose dans la poésie mondaine au moment où la noblesse voit régresser son poids politique sous la

---

<sup>5</sup> Fontenelle, *Recueil des plus belles pièces des poètes français* (1692), *Œuvres*, Paris, 1742, t. 1, p. 50.

<sup>6</sup> La Rochefoucauld, *Portrait par lui-même, Maximes et réflexions diverses*, éd. J. Lafond, Paris, Gallimard, 1976, p. 223.

pression de l'absolutisme. Tout semble suggérer la fonction compensatoire d'un modèle conversationnel entièrement disjoint de la conduite des affaires, dont la galanterie et la badinerie apparaissent comme des caractéristiques essentielles<sup>7</sup>.

De fait, si le rire badin triomphe alors, c'est sans doute avant tout parce qu'il est une pratique *a priori* inoffensive de l'esprit. Ce point semble capital pour comprendre le parti qu'en tire Fontenelle. Il convient, en effet, de situer cette esthétique du badinage dans le cadre de la civilisation des mœurs analysée naguère par Norbert Elias. Autour de l'usage et de la représentation du rire existent, on le sait, des tabous multiples<sup>8</sup>. Le rire est appelé à se modérer et à se conformer aux codes de la bienséance. L'esthétique du rire badin dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle participe d'un vaste effort de modération et de contrôle du rire qui transforme la raillerie moqueuse en une composante essentielle de la sociabilité raffinée. L'avènement de l'esthétique du badinage peut donc être décrit comme l'un des effets les plus remarquables de ce processus d'autocensure du rire et de la raillerie. Le rire badin se définit en opposition et en réaction aux trivialités du burlesque : l'impératif que Boileau assigne aux auteurs comiques est, on le sait, de badiner noblement (« Imitons de Marot l'élégant badinage »<sup>9</sup>). Dans un dialogue entre le Sérieux et la Badinerie, Louis Petit confirme, de son côté, que cette dernière doit proscrire le rire bas et le burlesque : « Je ne veux pas que dans les entretiens les plus gais, il se glisse rien de bas et qui puisse blesser les bonnes mœurs. Je suis la première à proscrire ces contes sales et burlesques qui ne sont que pour les esprits débauchés » Et la Badinerie d'ajouter : « *il faut tenir un certain milieu* »<sup>10</sup>. De fait, le badinage galant se caractérise par la recherche d'un juste milieu entre la basse grossièreté des traditions burlesques et l'esprit de sérieux ou le ton compassé des doctes. Toute la difficulté du badinage enjoué consiste dans la tension entre ces deux pôles et dans la quête d'une *concordia discors*. Emblème d'une normalisation mondaine, linguistique et esthétique, le badinage maintient un moyen terme entre le bouffon et le sérieux. Écartant les menaces associées au rire burlesque, le rire badin est épuré aussi des formes de la raillerie cruelle ou de la médisance indélicate.

---

<sup>7</sup> Voir Alain Génétiot, *Poétique du loisir mondain, de Voiture à La Fontaine*, Paris, Champion, 1997, p. 238 et sv.

<sup>8</sup> Voir en particulier Dominique Bertrand, *Dire le rire à l'Âge classique. Représenter pour mieux contrôler*, Publications de l'Université de Provence, 1995.

<sup>9</sup> *Art poétique*, Paris, 1674, I, 96.

<sup>10</sup> Louis Petit, *Dialogues satyriques et moraux*, Amsterdam, 1688, p. 11. Nous soulignons. Louis Petit, poète rouennais, a pu exercer une certaine influence sur le jeune Fontenelle (voir Alain Niderst, *Fontenelle à la recherche de lui-même (1657-1702)*, Paris, Nizet, 1972, p. 64-65).

Non seulement, il devient une caractéristique de « l'esprit français » qui fleurit dans la conversation, chez les auteurs d'épîtres, d'épigrammes, comme c'est le cas au moins depuis Voiture, mais il joue un rôle non négligeable dans la contestation de la hiérarchie des genres qui marque la littérature de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, en permettant de contourner les règles édictées par les doctes, et en particulier le principe de la convenance entre le choix du sujet et celui de la manière. Le rire badin devient de cet « art de détourner les choses » que Mlle de Scudéry désigne comme la forme la plus délicate de la galanterie :

Je veux [...] qu'on sache si bien *l'art de détourner les choses*, qu'on puisse dire une galanterie à la plus sévère femme du monde ; qu'on puisse conter agréablement une bagatelle à des gens graves et sérieux ; qu'on puisse parler à propos de sciences à des ignorants si l'on y est forcé<sup>11</sup>.

De fait, ce qui définit le plus précisément l'art du badinage est sans doute l'aptitude à donner un tour gai et enjoué aux sujets même les plus sérieux ou les plus graves<sup>12</sup>. L'esthétique galante du badinage est à bien des égards héritière du *spoudogeloion* (le rire-sérieusement), art de traiter plaisamment les sujets les plus sérieux.

En témoigne notamment la *Psyché* de La Fontaine, et en particulier le grand débat entre Gélaste, Acante, Ariste et Poliphile au sujet des charmes comparés de la compassion et du rire, et en viennent à aborder (fût-ce de biais) la question ô combien sensible au XVII<sup>e</sup> siècle du mélange des tonalités. Si Ariste affirme préférer à tout autre « mouvement du discours » celui de la pitié, il n'en soutient pas moins le principe selon lequel « il est bon de s'accommoder à son sujet ; mais il est encore meilleur de s'accommoder à son génie ». C'est ouvrir la voie à une mutation esthétique fondamentale : celle de la supériorité de la manière sur la matière. De ce principe pour le moins audacieux, Poliphile ne manque pas de faire aussitôt l'application à son propre récit : « J'ai déjà mêlé malgré moi de la gaieté parmi les endroits les plus sérieux de cette histoire ; je ne vous assure pas que tantôt je n'en mêle aussi parmi les plus tristes. C'est un défaut dont je ne saurais me corriger, quelque peine que j'y apporte ». Gélaste intervient alors : « Défaut pour défaut [...] j'aime beaucoup mieux qu'on me fasse rire quand je dois pleurer, que si l'on me faisait pleurer lorsque je dois rire »<sup>13</sup>. Il ne

---

<sup>11</sup> Mlle de Scudéry, *Conversation sur divers sujets*, 1680, t. 1, p. 42.

<sup>12</sup> Voiture est ainsi célébré, par son neveu Martin Pinchène, comme l'inventeur d'une poésie badine qui « entendait la belle raillerie, et tournait agréablement en jeu les entretiens les plus sérieux » (*Éloge de Voiture* dans *Œuvres* de Voiture, éd. A. Ubicini, 1855, reprint Genève, Slatkine, 1967, t. I, p. 3). La Fontaine fait écho à ce principe dans la préface des *Fables*, en 1666 : « Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux ».

<sup>13</sup> La Fontaine, *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, éd. M. Jeanneret et S. Schoettke, Paris, Livre de Poche, 1991, p. 118.

fait guère de doute que ce que Poliphile feint de concéder comme un défaut soit une vertu aux yeux de La Fontaine<sup>14</sup>.

Que le badinage ait pu jouer un rôle essentiel dans une opération de détournement des règles de convenance entre le choix du sujet et le registre du discours, c'est ce que suggère aussi la préface de *Psyché* : « J'avais donc besoin, dit La Fontaine, d'un caractère nouveau et *mêlé* de tous ceux-là ; il me le fallait réduire dans un juste *tempérament* »<sup>15</sup>. Texte capital qui théorise explicitement la recherche d'une esthétique du mixte, en légitimant une forme de *discordia concors* où galantries et « badineries » apparaissent comme des instruments essentiels : « il a fallu badiner depuis le commencement jusqu'à la fin ; il a fallu chercher du galant et de la plaisanterie ». La règle de l'uniformité de style et le tabou du mélange des genres se trouvent ainsi discrètement contournés. Car faire le choix du badin, c'est détourner les *règles* imposées par les doctes pour leur substituer la soumission au *goût* mondain : « mon principal but est toujours de plaire : pour en venir là je considère le goût du siècle : or après plusieurs expériences, il m'a semblé que ce goût se porte au galant et à la plaisanterie »<sup>16</sup>.

De tous ces traits caractéristiques de l'esthétique du rire badin (modération du rire, recherche d'un *milieu*, détournement des règles de la convenance entre le sujet et le registre du discours, affirmation d'une supériorité de la manière sur la matière...), l'œuvre de Fontenelle offre, avec celle de La Fontaine et de Mme de Villedieu, une illustration exemplaire. Le soin à écarter toute cruauté trop manifeste dans la raillerie apparaît ainsi comme un trait essentiel de la manière fontenellienne. L'abbé Trublet, premier biographe de Fontenelle, y insiste à propos de la pratique du badinage dans les éloges académiques :

S'il y a quelquefois de la plaisanterie dans ce badinage, il n'y a jamais d'ironie, de raillerie, de malignité, pas un mot qui pût blesser aucun des membres de l'Académie quoiqu'il se trouvât quelquefois dans leurs Mémoires des choses susceptibles d'une sorte de ridicule ou du moins mal exposées<sup>17</sup>.

Le choix du rire badin permet surtout à Fontenelle de se tenir à égale distance de la manière sublime et de la manière basse. Dans la préface de l'*Histoire des oracles*, il explique

---

<sup>14</sup> Voir à ce sujet les remarques décisives de René Démoris dans « De l'importance d'être badin : pour une mise en situation des *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière (1671-74)* », dans *Madame de Villedieu romancière. Nouvelles perspectives de recherche*, éd. E. Keller-Rahbé, Lyon, PUL, 2004, p. 129-144 ; ainsi que son étude « Le monstre et la monstre », *Littératures classiques*, n° 29, 1997, p. 123-136.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 54. Nous soulignons.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> Nicolas Charles Joseph Trublet, *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Mr. de Fontenelle*, Paris, 1759, p. 66.

ainsi son renoncement à toute traduction littérale de Van Dale. Contre le parti des doctes, Fontenelle choisit résolument le goût mondain en prenant soin d'égayer sa matière « par des réflexions, par des traits ou de morale, ou même de plaisanterie »<sup>18</sup>. De fait, le registre de la conversation mondaine et badine est bien le modèle qui prévaut comme Fontenelle le souligne en faisant une « petite observation » sur le style dont il s'est servi : « il n'est que de conversation ; je me suis imaginé que j'entretenais mon lecteur. J'ai pris cette idée d'autant plus aisément, qu'il fallait en quelque sorte disputer contre lui ». Et Fontenelle d'ajouter :

Les matières que j'avais en mains étant le plus souvent assez susceptibles de ridicule, m'ont invité à *une manière d'écrire fort éloignée du sublime*. Il me semble qu'il ne faudrait donner dans le sublime qu'à son corps défendant ; il est si peu naturel ! J'avoue que le style bas est encore quelque chose de pis : *mais il y a un milieu et même plusieurs*<sup>19</sup>.

Le badinage fontenellien se définit par la recherche d'un *milieu*, terme très proche de la notion de « tempérament » à laquelle se référait La Fontaine. Faire le choix du badin, pour Fontenelle, c'est s'écarter de la voie de la grandeur sans se vouer au registre de la bassesse comique, autrement dit sans renoncer à une audience mondaine. Fontenelle préserve, en effet, une élégance et une vivacité dans la diction qui sont alors ressenties comme aristocratiques. Moyen de situer son discours dans le registre non du comique mais du badin et d'en appeler à un « autre rire », dont on trouve sans doute la meilleure définition dans les premières pages des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, lorsque le philosophe avertit la marquise que le plaisir qu'on peut se promettre en spéculant sur la pluralité des mondes n'est pas le même que celui que l'on éprouve en assistant à une comédie de Molière : « c'est [un plaisir] qui est je ne sais où dans la raison, et *qui ne fait rire que l'esprit* »<sup>20</sup>. Idéal du rire si essentiel aux yeux de Fontenelle qu'il le définira quasiment dans les mêmes termes, des années plus tard, lors de son discours de réception à Néricault Destouches : « La plus difficile espèce de comique est celle [...] *qui n'est comique que pour la raison* qui ne cherche point à exciter basement un rire immodéré dans une multitude grossière mais qui élève cette multitude presque malgré elle-même à rire finement et avec esprit »<sup>21</sup>.

Dans la préface des *Entretiens*, la notion de milieu occupe une place tout aussi essentielle : Fontenelle explique à nouveau qu'il a dû trouver « un *milieu* où la philosophie convînt à tout le monde » et soit susceptible d'intéresser deux publics qui s'excluent

---

<sup>18</sup> *Histoire des Oracles*, éd. L. Maigrion, Paris, 1971, p. X.

<sup>19</sup> *Histoire des oracles*, p. X.

<sup>20</sup> *Entretiens sur la pluralité des mondes*, p. 61.

<sup>21</sup> *Réponse à Néricault Destouches, lorsqu'il fut reçu à l'Académie française, le 25 août 1723*, dans Fontenelle, *Œuvres*, Paris, Brunet, 1742, t. 3, p. 329.

d'ordinaire mutuellement. Les gens du monde rejettent en effet les savants pour leur pédantisme, tandis que les savants méprisent les mondains pour leur frivolité. Parallèlement, sur le plan littéraire, le projet implique le refus de deux excès : l'excès de badinage et l'excès de sécheresse. D'où les formules célèbres de la préface :

J'ai voulu traiter la philosophie d'une manière qui ne fût point trop philosophique ; j'ai tâché de l'amener à un point, où elle ne fût *ni trop sèche pour les gens du monde, ni trop badine pour les savants*. Mais si on me dit à peu près comme à Cicéron, qu'un pareil ouvrage n'est propre ni aux savants qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux gens du monde qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la philosophie convînt à tout le monde, j'en aie trouvé un où elle ne convienne à personne<sup>22</sup>.

En réalité, les termes de Fontenelle dans cet avertissement sont un peu trompeurs : c'est bien une manière badine qu'a choisi Fontenelle, qui refuse de diffuser la science par un effort d'adaptation du langage et de sélection des matières propres à plaire (s'opposant en cela à l'abbé de Gérard et à sa *Philosophie des gens de cour*). Pour traiter de matières sérieuses, l'astronomie dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, et l'austère érudition de Van Dale dans l'*Histoire des oracles*, il s'agit de trouver un moyen terme dynamique qui se conçoit comme équilibre et mouvement de contraires, autrement dit un *tempérament*, ou encore un « mélange *per intima* » pour reprendre à Fontenelle sa métaphore chimique<sup>23</sup>.

Dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, c'est le badinage du philosophe et de la marquise qui transforme l'astronomie copernicienne et les tourbillons cartésiens en des systèmes « riants ». L'art fontenellien de la conversation badine et de l'échange enjoué ne se réduit pas à une série de concessions momentanées, et au fond incidentes, à la faiblesse de la raison. Fontenelle y insiste : dans son texte, « les idées y sont riantes d'elles-mêmes »<sup>24</sup>. C'est dire que ce badinage ne saurait se réduire à quelques traits isolés destinés à faciliter la transmission d'un savoir foncièrement austère, et relégués pour l'essentiel dans les marges du texte, au début ou à la fin des différents « soirs », lorsque l'échange entre la Marquise et le Philosophe prend un tour ouvertement galant. Les *Entretiens* peuvent, en effet, être considérés comme l'exemple achevé d'une esthétique galante dont Alain Viala a souligné qu'elle consistait sinon à « abolir la distinction entre le savoir et l'enjouement » du moins à la

---

<sup>22</sup> *Entretiens sur la pluralité des mondes*, p. 50.

<sup>23</sup> « Il me souvient d'avoir vu une scène italienne entre Lelio et Arlequin, où j'étais attendri à tout ce que disait Lelio, et je riais à toutes les reprises d'Arlequin, sans que cette singulière alternative manquât jamais [...]. Cela s'appelle faire un mélange *per intima*, par les plus petites parties, comme disent les chimistes » (« Préface générale de la tragédie et des six comédies de ce recueil », *Œuvres*, 1751, t. 7, p. XXX).

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 52.



« nuancer en rendant les deux conciliables »<sup>25</sup>. L'art de la formulation ingénieuse et de l'échange enjoué soutient sans cesse la conversation<sup>26</sup>. D'où l'omniprésence de la didascalie « en riant » indiquant que l'interlocution fait surgir une pensée plaisante. En dépit de leur apparente banalité, il convient de ne pas minimiser la portée des propos de Fontenelle dans la préface, lorsqu'il indique au sujet des lecteurs ignorants en astronomie, qu'il a « cru pouvoir les instruire et les divertir *tout ensemble* »<sup>27</sup>.

C'est bien cet art du badinage, entendu comme art de la transmutation enjouée d'une matière aride, que Basnage de Beauval célèbre à propos des *Entretiens* :

Le système du monde qui pour un autre ferait la matière d'une dissertation dogmatique et qu'on ne pourrait peut être entendre qu'avec un dictionnaire devient entre ses mains un badinage agréable et quand on a cru seulement se divertir on se trouve quasi habile en astronomie sans y penser<sup>28</sup>.

Cela suppose un art consommé du *tempérament*, de la *discordia concors*, comme le souligne le duc de Nivernois dans son éloge posthume qui compare l'œuvre de Fontenelle à « ces chefs-d'œuvre d'architecture qui rassemblent les trésors de tous les ordres » :

Chez lui le badinage le plus léger et la philosophie la plus profonde, les traits de la plaisanterie la plus enjouée et ceux de la morale la plus intérieure, les grâces de l'imagination et les résultats de la réflexion, *tous ces effets de causes presque contraires se trouvent quelquefois fondus ensemble*, toujours placés l'un près de l'autre dans les oppositions les plus heureuses contrastées avec une intelligence inimitable<sup>29</sup>.

Virtuose de la fusion, Fontenelle dispose, pour *tempérer* son discours, de différentes méthodes. On pourrait tenter une approche rhétorique de cet art de l'équilibrage, repérer les figures de la distanciation railleuse, les intrusions d'auteur, les trouvailles ingénieuses... Mais c'est plutôt au plan de l'*éthos* que se situe l'art du badinage fontenellien, dans la distance plaisante et la familiarité souriante de l'énonciateur. Les *Entretiens* adoptent ainsi les règles de l'échange enjoué et s'emploient à transformer le savoir en jeu. Le Philosophe se plaît en particulier à construire son discours comme un portrait à énigme (ainsi de la fameuse fable

---

<sup>25</sup> *L'Esthétique galante* (Paul Pellisson, *Discours sur les œuvres de Monsieur Sarasin et autres textes*), éd. Alain Viala, Toulouse, Société des littératures classiques, 1989, p. 25.

<sup>26</sup> Le rire badin est une composante essentielle du « style enjoué » qui, à partir d'un modèle conversationnel, ouvre l'âge d'une nouvelle rhétorique, moins soucieuse de convaincre que d'agréer ou de plaire. Sur l'importance de cette notion d'enjouement au XVII<sup>e</sup> siècle, voir Delphine Denis, « Conversation et enjouement au XVII<sup>e</sup> siècle : l'exemple de Madeleine de Scudéry », *Du Goût, de la conversation et des femmes*, éd. A. Montandon, Clermont-Ferrand, C.R.L.M.C., 1994, p. 111-129.

<sup>27</sup> *Entretiens sur la pluralité des mondes*, p. 50.

<sup>28</sup> *Histoire des ouvrages des savans*, juin 1702, t. XVIII, p. 264.

<sup>29</sup> *Extrait de la réponse de M. Nivernois au discours de M. Séguier*, dans Fontenelle, *Œuvres*, Paris, 1766, t. 11, p. XXXIX.

des abeilles<sup>30</sup>), à multiplier les paradoxes (défendre l'existence des Sélénites, affirmer la possibilité d'un commerce entre la lune et le monde, etc.) ou les fictions plaisantes : le « pourquoi non ? » en particulier, est ce principe qui permet au Philosophe sinon de « se jouer » de la Marquise<sup>31</sup>, du moins de jouer avec ses idées. Certains échanges ressemblent beaucoup à ces divertissements que Mlle de Scudéry invitait à pratiquer dans la conversation<sup>32</sup>. Au bout du compte, Fontenelle s'autorise à inventer un genre « mixte »<sup>33</sup> : le dialogue scientifique est tout à la fois savant et galant et le divertissement tient, pour une bonne part, à des effets de distance ironique à l'égard du sujet traité. Fontenelle multiplie les signes de distance entre le savoir et son détenteur, le savoir étant souvent présenté comme un pur jeu

Conformément aux préceptes de Mlle de Scudéry, l'art de Fontenelle consiste donc à bien savoir *détourner les choses*<sup>34</sup>. Trublet ne cesse de louer, chez Fontenelle, une aptitude à « transporter les expressions d'un genre à l'autre, les expressions de la conversation aux sciences, les expressions les plus ordinaires et les plus familières aux matières qui le sont le moins ; et quelque fois aussi les expressions des sciences proprement dites, à la morale, à la littérature, aux matières ordinaires »<sup>35</sup>. Et il ne manque pas de citer le jugement de l'abbé de Lavau :

On pourra justement dire de lui ce que rapporte Cicéron que disait Crassus d'un des plus heureux génies de son temps de César, qu'il savait donner aux choses les plus tragiques tout l'agrément que le genre comique peut fournir, répandre de la douceur sur les sujets les plus tristes et mettre de l'enjouement dans les choses les plus relevées sans leur faire rien perdre de leur poids<sup>36</sup>.

Fontenelle prolonge ainsi la mutation esthétique initiée par La Fontaine en promouvant la manière aux dépens de la matière. Ce qu'on loue chez lui est l'agrément et l'enjouement qu'il sait répandre sur tous les sujets « quelque épineuse qu'en soit la matière »<sup>37</sup>. Car, dit Trublet à propos des *Entretiens*, « ce n'est pas le système sur lequel roule

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 116-118.

<sup>31</sup> « Hier vous m'aviez préparée à voir [les habitants de la Lune] venir ici au premier jour, et aujourd'hui ils ne seraient seulement pas au monde ? Vous ne vous jouerez point ainsi de moi » (*ibid.*, p. 101).

<sup>32</sup> Voir à ce sujet les analyses de Fabrice Chassot dans *Le Dialogue scientifique au XVIII<sup>e</sup> siècle. Postérité de Fontenelle et vulgarisation des sciences*, Paris, Classiques Garnier, à paraître.

<sup>33</sup> Au sens où Fontenelle parle de « comédie mixte » dans la préface de ses œuvres théâtrales (*Œuvres*, 1752, t. 7, p. XXXI).

<sup>34</sup> Voir Claire Cazanave, « Fontenelle et "l'art de détourner les choses" : le rôle de la galanterie dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* », *Revue Fontenelle*, n° 1, 2003, p. 97.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>36</sup> Trublet, *op. cit.*, p. 88.

<sup>37</sup> Propos de l'abbé de Lavau cités par Trublet (*op. cit.*, p. 87).

cet ouvrage qui en fait le mérite [...] ; c'est la *manière* dont ce système y est exposé »<sup>38</sup>. Le choix du rire badin et de la frivolité ne doit donc pas s'interpréter comme une humilité souriante de l'écrivain puisqu'il conduit au contraire à mettre en lumière la manière d'un auteur d'autant plus grand que l'écart entre cette manière et sa matière est plus considérable. Car « l'agrément » de son œuvre « consiste dans un enjouement aimable, une gaieté douce, un badinage philosophique qui donne l'idée d'un esprit élevé pour ainsi dire *au dessus des sujets sur lesquels il s'exerce* »<sup>39</sup>.

\*\*\*

Mais le badinage n'est pas seulement le moyen que Fontenelle se donne pour contourner les règles des doctes sur le plan esthétique, pour annexer au divertissement mondain les sujets les plus graves ou les plus sérieux ; il est aussi, et indissociablement, le moyen opportun de rendre ce public nouvellement acquis réceptif à des énoncés déviants ou subversifs. Autrement dit, il est le moyen de *contourner* une censure explicite ou implicite.

La règle du badinage est qu'il se nourrit de tout, à commencer par les sujets les plus périlleux : la mort, le sexe, la religion... Telle est l'ambiguïté foncière du badinage que, sous une apparence inoffensive, il est toujours lié à la transgression des tabous<sup>40</sup>. Fontenelle s'est ainsi plu à badiner sur des sujets aussi sensibles que la résurrection des corps, comme Trublet le reconnaît à demi-mots : « J'ai vu attribuer à Mr de Fontenelle *une lettre trop badine* sur la résurrection des corps que je ne crois pas imprimée. D'autres la donnent à Mr l'abbé de la Fare »<sup>41</sup>. On sait que, dans ce « badinage doucement irrévérencieux »<sup>42</sup>, Fontenelle envisage la résurrection des morts en se demandant comment la terre pourrait accueillir une telle quantité d'hommes ayant existé depuis la création, et où trouver la quantité de matière suffisante pour opérer cette résurrection : il imagine que les montagnes, eaux, forêt, rochers, étant devenus inutiles, Dieu pourrait libérer maint espace et puiser à loisir dans cette vaste réserve de matière pour fabriquer autant d'hommes que nécessaire. Mais cette lettre est restée

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>40</sup> Voir à ce sujet les remarques de Nathalie Freidel, « Le badinage de Mme de Sévigné : respect des conventions ou attitude originale ? », *PFSCCL*, vol. 60, n° 204, p. 180.

<sup>41</sup> Trublet, *op. cit.*, p. 43. Nous soulignons.

<sup>42</sup> Pour reprendre la formule d'Alain Mothu dans l'introduction à sa réédition du texte : « Badinages sacrilèges sur la résurrection des corps. À propos d'une lettre de Fontenelle au marquis de La Fare », *La Lettre clandestine*, n° 7, 1998, p. 41-56.

anonyme et Fontenelle ne l'a jamais reconnue de son vivant<sup>43</sup>. Ce n'est pas à ce badinage clandestin, qui concerne des aspects somme toute assez marginales de l'œuvre de Fontenelle, que l'on voudrait s'intéresser ici mais à la dimension déviante et transgressive du badinage dans les œuvres publiées sous son nom. Que ce soit dans le registre galant, ou dans le registre philosophique, l'œuvre de Fontenelle montre exemplairement que le rire badin est potentiellement d'autant plus subversif qu'en prenant l'allure d'un divertissement inoffensif, il suspend la vigilance des censures explicites ou implicites, en paraissant se plier à leurs exigences. C'est en vertu de cette dimension *a priori* inoffensive que le badinage a pu apparaître à Fontenelle comme le moyen de contourner un certain nombre d'interdits, et de faire passer des énoncés transgressifs, en vertu du principe dévoilé par Voltaire dans une lettre à Cidéville au sujet de la *Pucelle* : « à l'abri de ce badinage, je dis des vérités que peut-être je n'oserais pas hasarder dans un style sérieux »<sup>44</sup>.

Dans le badinage, « la frontière est tenue entre les jeux innocents et les jeux interdits de la galanterie »<sup>45</sup>. Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le terme de badinage est ainsi souvent associé aux jeux innocents de l'enfance<sup>46</sup>. Et l'un des adjectifs qui lui est le plus fréquemment associé est celui d'*innocent*. Mais le badinage, d'après Richelet, est aussi « l'action par laquelle on folâtre de la main » et le badinage peut dès lors devenir impertinent. Sur le modèle de ce qu'il était déjà chez Mme de Scudéry, l'échange complimenteur dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* met en présence deux stratégies : la reprise distanciée du langage galant, de la part du complimenteur masculin, dont on appréciera l'ingéniosité badine et l'adresse, et de l'autre côté l'esquive modeste mais enjouée : « Ne vous y trompez pas, Madame, repris-je. Ce n'est pas la vraie vie pastorale, que de parler des planètes, et des étoiles fixes. Voyez si c'est à cela que les gens de *L'Astrée* passent leur temps. Oh ! répondit-elle, cette sorte de bergerie-là est trop dangereuse. J'aime mieux celles de ces Chaldéens dont vous me parliez. Recommencez un peu, s'il vous plaît, à me parler chaldéen ». Et plus loin « Laissons-là, je vous prie, les adorateurs, reprit-elle, et parlons du soleil »<sup>47</sup>. La convention du langage amoureux a beau être réduite à un jeu d'esprit, elle permet cependant de « réintroduire sous une forme sublimée ou détournée un érotisme que la civilisation croissante

---

<sup>43</sup> Le Chevalier de Solignac l'a attribuée à Fontenelle au cours d'une séance de la Société Royale des Sciences et Belles-Lettres de Nancy, le 8 mai 1757 (Fontenelle étant mort le 9 janvier), suscitant le malaise de Trublet.

<sup>44</sup> Voltaire, Lettre à Cidéville, décembre 1732 (Best., D549).

<sup>45</sup> Alain Génétiot, *Poétique du loisir mondain*, p. 240.

<sup>46</sup> « BADINAGE. s.m. Petite folâtrerie, divertissement peu sérieux, jeu d'enfants » (Furetière).

<sup>47</sup> *Entretiens sur la pluralité des mondes*, p. 66-67 et p. 73. On comparera les répliques de la Marquise à celle de Plotine dans la *Clélie* de Mlle de Scudéry : « de grâce, répliqua Plotine en riant, ne confondez point vos descriptions, laissez celle de votre affection à une autre fois, et contentez vous de nous décrire une belle maison » (*Clélie*, IX, p. 510).

des mœurs tend à refouler au nom des bienséances »<sup>48</sup>. Ces traits de badinage galant, qu'un Mably aurait voulu pouvoir effacer du texte de Fontenelle<sup>49</sup>, sont sans doute une manière biaisée de faire affleurer à la surface du texte un soubassement érotique qui travaille l'ensemble des *Entretiens*. Car la conquête de la Marquise a bel et bien lieu, mais sur un autre terrain, et le regret répété par le Philosophe de devoir renoncer à la galanterie n'est peut-être que le moyen de dissimuler le fait que cette conquête est au fond beaucoup moins galante que libertine, dans sa forme sinon dans son objet<sup>50</sup>.

Mais le badinage fontenellien ne permet pas seulement de faire affleurer un érotisme plus ou moins fortement réprimé par les bienséances, il apparaît aussi comme le moyen de détourné de faire passer une parole de vérité qui serait inacceptable dans un discours de tonalité sérieuse. Ainsi, le langage policé interdit dans l'échange galant d'accuser ouvertement une femme de coquetterie. Les règles de la conversation mondaine autorisent certes à prendre son interlocuteur pour objet de raillerie, mais à condition que cette raillerie soit fine et ne blesse pas. Dans les *Lettres galantes du chevalier d'Her\*\*\**, le héros de Fontenelle se sert du badinage pour renvoyer à la jeune femme l'image de sa propre coquetterie, ainsi que l'analyse avec beaucoup de finesse Gamaches :

On donne du tour à ce qu'on dit, quand on suppose les choses dont un parle d'un autre caractère qu'elles n'ont coutume de paraître. [...] C'est ainsi qu'on parle quelquefois de ce qui n'est point soumis à la volonté, comme on parlerait de ce qui est censé en dépendre. Par exemple, ce début de la lettre badine qui ouvre le recueil de celles qui paraissent sous le nom du Chevalier d'Her... :

*« Il y a longtemps, Madame, que j'AURAIS PRIS LA LIBERTE de vous aimer, si vous aviez le LOISIR d'être aimée de moi ; mais vous êtes occupée par je ne sais combien d'autres soupirants, et j'ai jugé à propos de vous GARDER mon amour ; il pourra arriver quelque temps plus favorable où je le PLACERAI ; peut-être votre cour sera-t-elle moins grosse pendant quelque petit intervalle ; peut-être serez-vous bien aise d'inspirer de la jalousie et du dépit à quelqu'un, en faisant paraître tout à coup un nouvel amant. Comptez que vous en avez un de RESERVE dont vous pourrez vous servir quand il vous plaira. Je vous TIENDRAI toujours mes vœux TOUT PRETS, vous n'aurez qu'à faire signe que je commence, et je COMMENCERAI »*

Il semble qu'on soumette à la volonté ce qui ne peut en dépendre. On ne s'imaginerait pas que la supposition d'un préjugé pût avoir de l'agrément autre part que dans le style badin : cependant, elle fait quelquefois un effet agréable dans le style grave et sérieux<sup>51</sup>.

---

<sup>48</sup> Delphine Denis, « Conversation et enjouement au XVII<sup>e</sup> siècle », p. 119.

<sup>49</sup> « À l'exception de trois ou quatre galanteries que je voudrais pouvoir effacer, tout le reste est plein de grâce et de génie » (*Du Beau*, dans *Collection complète des œuvres* de l'abbé de Mably, Paris, 1794-1795, t. 14, p. 273).

<sup>50</sup> Nous avons ainsi montré ailleurs que les *Entretiens* avaient offert une matrice de topiques et de discours qui allaient s'épanouir dans la fiction libertine du XVIII<sup>e</sup> siècle (voir « "La philosophie dans le parc". *Les Entretiens sur la pluralité des mondes* : une "fiction" libertine ? », *Revue Fontenelle*, n° 1, 2003, p. 17-38).

<sup>51</sup> Gamaches, *Les Agréments du langage réduits à leurs principes*, éd. J.-P. Sermain, Paris, éd. des Cendres, 1992, p. 124.

Dans la perspective de Gamaches, la lettre du chevalier est l'exemple canonique du style badin défini comme « langage affecté de l'erreur »<sup>52</sup>. Le badinage de la lettre consiste, en effet, à renvoyer en miroir à la coquette la norme occultée de son propre comportement, à savoir qu'elle soumet à sa volonté « l'amour », qui ne devrait pas en dépendre : « le chevalier ridiculise la coquette en formulant ce qu'elle aime à laisser dans l'ombre, il formule la règle d'un comportement qu'elle refuse de reconnaître. [...] L'exemple de Fontenelle fait du badinage un moyen détourné de régler la violence des rapports amoureux »<sup>53</sup>.

\*\*\*

À propos de Fontenelle, Trublet parle d'« un enjouement philosophique qui en faisant sourire donne beaucoup à penser ». Dans les dernières lignes de son *Discours sur les motifs qui doivent nous encourager aux sciences* (1725), Montesquieu écrit à propos des *Entretiens* : « Il ne faut pas juger de l'utilité d'un ouvrage par le style que l'auteur a choisi. Souvent on a dit gravement des choses puériles souvent on a dit en badinant des vérités très sérieuses »<sup>54</sup>. Il convient à cet égard de situer le badinage fontenellien dans le sillage des dispositifs prudentiels et des techniques de dissimulation généralement adoptées par les libertins du XVII<sup>e</sup> siècle (inutile de rappeler ici à quel point la pensée libertine entre pour une part considérable dans l'héritage de Fontenelle). Que cette dimension badine de l'œuvre fontenellienne relève d'une *esthétique prudentielle* ne la condamne évidemment pas à l'insignifiance. C'est au contraire la dimension prudentielle de cette philosophie badine qui la rend profondément subversive.

« N y a-t-il pas des badineries aussi honnêtes qu'agréables par le moyen desquelles on ne laisse pas d'*insinuer en riant des vérités fort utiles* ? » demande ingénument la Badinerie dans la prosopopée de Louis Petit<sup>55</sup>. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que ce poète rouennais, ami proche de Pierre Corneille, a pu exercer une certaine influence sur le jeune Fontenelle<sup>56</sup>... Fontenelle semble en tout cas avoir pris toute la mesure de la profonde

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>53</sup> J.-P. Sermain, « Gamaches lecteur de Fontenelle (1704-1718) », *Revue Fontenelle*, n° 2, 2005, p. 101.

<sup>54</sup> Montesquieu, *OC*, t. VIII (*Œuvres et écrits divers I*), Oxford, Voltaire Foundation, 2003, p. 502. Dans son *Dictionnaire de synonymes*, Guizot ne manque pas de souligner cette fonction essentielle du badinage : « le badinage peut, avec l'air de la badinerie, faire passer des choses très solides et très sérieuses ». « On a lu d'abord la *Pluralité des Mondes* de Mr de Fontenelle comme un badinage ingénieux hasardé pour égayer une conversation. Mais les impressions qu'on emporte de cette lecture font qu'on revient ensuite à regarder les choses plus sérieusement » (*Histoire des ouvrages des savans*, mai 1698, t. XIV, p. 229).

<sup>55</sup> Louis Petit, *Dialogues satyriques et moraux*, p. 11 (nous soulignons)

<sup>56</sup> Voir Alain Niderst, *Fontenelle à la recherche de lui-même (1657-1702)*, Paris, Nizet, 1972, p. 64-65.

mutation culturelle qui marque la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Il s'inscrit non pas dans le cadre statique de l'expérience libertine mais dans une dynamique nouvelle du savoir et de la société. Se servir de l'instrument du badinage, c'est en appeler à une pratique mondaine déjà constituée qui permet d'élargir considérablement le cercle des initiés, puisqu'il met la philosophie à la portée d'un public qui n'est pas d'emblée défini, mais qu'il s'agit de construire.

Le badinage permet d'abord opportunément de dénier toute intention sérieuse du discours. Dans les *Entretiens*, Fontenelle ne cesse d'affirmer le caractère ludique, frivole ou insignifiant de son discours et de ses spéculations sur les habitants des planètes<sup>57</sup>. Le texte fontenellien fait participer le lecteur à la mise en place d'un espace libre et organisé comme un jeu. Espace de liberté qui permet le déploiement de pensées et de réflexions rien moins qu'orthodoxes : le statut du non-sérieux est précisément ce qui permet de suspendre toute vigilance critique et de dire des choses fort sérieuses, voire fort dérangeantes, en toute impunité. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler avec quelle malice dans la préface des *Entretiens*, Fontenelle invoque le manque de gravité de son livre pour s'autoriser à ne pas s'étendre sur les interdits théologiques que transgresse la possibilité d'imaginer des habitants dans la lune<sup>58</sup>. De même, l'écriture de l'*Histoire des oracles* est présentée comme une pratique ludique, donc inoffensive, de l'esprit : tours allusifs, traits d'esprit, insinuations créent toutefois dans le texte un constant et redoutable effet de surimpression (qui, à bien des égards, préfigure le principe de réversibilité à l'œuvre dans les *Lettres persanes*) : ce qui est dit de la crédulité et des oracles dans la lointaine antiquité éveille bien des échos dans la France toute catholique du règne de Louis XIV. Dès lors, ce qui se « déploie d'anecdote en anecdote, constitue en réalité une redoutable entreprise de désacralisation de la culture théologique et de contestation de tout finalisme de l'histoire, au bénéfice d'un matérialisme athée dont le lecteur, arrivé à la fin de l'histoire, pourrait ne pas se choquer autant qu'il le devrait »<sup>59</sup>.

---

<sup>57</sup> « Après tout, s'inquiète de tout cela [la pluralité de mondes] qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre, les peuvent perdre sur ces sortes de sujets ; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile. » (*Entretiens*, p. 50). « Je me suis mis dans la tête que chaque étoile pourrait bien être un monde. Je ne jurerais pourtant pas que cela fût vrai, mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît, et qui s'est placée dans mon esprit d'une manière riante » (p. 61), etc.

<sup>58</sup> « Il serait embarrassant dans la théologie, qu'il y eût des hommes qui ne descendissent pas de lui. Il n'est pas besoin d'en dire davantage, toutes les difficultés imaginables se réduisent à cela, et les termes qu'il faudrait employer dans une plus longue explication sont trop dignes de respect pour être mis dans un livre aussi peu grave que celui-ci » (*Entretiens sur la pluralité des mondes*, p. 54).

<sup>59</sup> Claudine Poulouin, « L'*Histoire des Oracles* comme « dénaturation » du traité de Van Dale », *Revue Fontenelle*, n° 2, 2004, p. 137.

A diverses reprises, Fontenelle a d'ailleurs invité son lecteur à ne pas se laisser abuser par l'apparente frivolité de la manière badine. C'est ce que suggère en particulier un passage de l'*Histoire des oracles* dans lequel Fontenelle développe malicieusement quelques remarques de Van Dale consacrées à Rabelais :

Ici mon auteur se souvient que Rabelais a parlé des *sorts virgiliannes*, que Panurge va consulter sur son mariage ; et il trouve cet endroit du livre aussi savant qu'il est agréable et badin. [...] Il est certain que Rabelais avait beaucoup d'esprit et de lecture, et un art très particulier de débiter des choses savantes comme de pures fadaïses, et de dire de pures fadaïses, le plus souvent, sans ennuyer. C'est dommage qu'il n'ait vécu dans un siècle qui l'eût obligé à plus d'honnêteté et de politesse.

Il suffit de transposer la tonalité « agréable et badine » de Rabelais dans un siècle plus soucieux d'honnêteté et de politesse pour obtenir une assez bonne définition de la manière de Fontenelle. On songera aussi à cet échange des *Nouveaux Dialogues des morts* dans lequel Marot célèbre les vertus et les « perfections de la plaisanterie », conduisant Sénèque à cette remarque qui ne manque pas d'éclairer incidemment le projet fontenellien :

Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fussent faits pour mener les gens à des réflexions si profondes. On vous eût respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût su combien vous étiez grand philosophe ; mais il n'était pas facile de le deviner par les pièces qu'on dit que vous avez données au public<sup>60</sup>.

C'est dire à quel point Fontenelle n'ignore pas les vertus d'un badinage qui fonctionne comme un leurre en détournant l'attention des esprits communs. La stratégie du leurre est notamment poussée très loin dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Fontenelle se plaît à y développer un éloge insistant de la curiosité, cette *libido sciendi* que condamne précisément la religion. Mais cette provocation joue en même temps comme un leurre : en *détournant* l'attention des censeurs sur la difficulté rhétorique que constitue le projet de large diffusion des savoirs scientifiques, Fontenelle laisse dans l'ombre des propositions autrement audacieuses. Traduire la science dans la langue du monde est sans doute une gageure, mais, à la date où écrit Fontenelle, cette difficulté est devenue un *topos* des auteurs qui la mettent en avant pour vanter les mérites de leur ouvrage<sup>61</sup>. On retrouve cette stratégie du leurre dans l'*Histoire des oracles* qui se présente également comme une pure opération de traduction ou d'adaptation de Van Dale : « j'ai pris sa science et j'ai hasardé de me servir de mon esprit tel

---

<sup>60</sup> *Nouveaux Dialogues des morts*, éd. J. Dagen, Paris, Didier, 1971, p. 306. À partir de l'édition de 1724, Marot est remplacé par Scarron.

<sup>61</sup> L'abbé Gérard écrit ainsi en tête de sa préface à *La Philosophie des gens de Cour* : « Ce livre est d'un caractère si singulier qu'il ne sera pas inutile d'apprendre aux lecteurs les raisons qu'on a eues de faire paraître la *Philosophie* avec des ajustements nouveaux et des grâces particulières » (Paris, 1685, Préface).



qu'il est »<sup>62</sup>. La stratégie du leurre consiste à attirer l'attention du lecteur sur le pari que représente l'opération de diffusion des sciences ou d'une matière érudite en direction des gens du monde, et à laisser dans l'ombre les enjeux de cette opération. Or, l'enjeu véritable est sans doute de conduire à mots couverts tout un travail d'érosion sur les catégories de la croyance. Car la croyance peut apparaître comme le véritable sujet des *Entretiens*. Tout l'échange entre le Philosophe et la Marquise ne vise-t-il pas, au fond, à déterminer le degré de certitudes des spéculations sur la pluralité des mondes ? Faut-il, oui ou non, croire la lune et les autres planètes habitées<sup>63</sup> ? À la fin du cinquième Soir, la Marquise est invitée à adopter la même attitude distanciée que le Philosophe : « vous êtes raisonnablement [savante] et vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit dès que l'envie vous en prendra »<sup>64</sup>. En négatif c'est une autre croyance, à laquelle on est alors sommé d'adhérer inconditionnellement qui apparaît en filigrane comme la source non du plaisir mais du malheur des hommes. Enjeux qui n'ont pas échappé à La Bruyère, lecteur sourcilieux, qui ne s'est pas laissé abuser par un badinage supposé foncièrement inoffensif et qui, dans son chapitre sur les « esprits forts », s'en prend violemment à Fontenelle<sup>65</sup>.

En focalisant l'attention sur cet « art de détourner les choses » auquel Fontenelle s'est exercé dès les *Dialogues des morts* et qu'il a perfectionné dans l'*Histoire des oracles* et les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Fontenelle laisse dans l'ombre que l'essentiel est bien de « changer la façon commune de penser » pour parler comme Diderot dans l'article ENCYCLOPÉDIE. L'on s'aperçoit alors que cette question de la croyance constitue sans doute l'archithème de toutes les œuvres de Fontenelle de la période : *Dialogues des morts*, *Histoire des oracles*, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, *Origine des fables*... À cette lumière, on comprend aussi la fonction des traits de badinage galant placé au seuil des *Entretiens* : il ne s'agit pas seulement d'assurer habilement ou pédagogiquement la transition entre un discours mondain et un discours savant. La fonction beaucoup plus essentielle de ces considérations badines sur la beauté blonde du jour et la beauté brune de la nuit est précisément de détourner le regard de ce qui pourrait choquer. Plus généralement, toute la scénographie galante des *Entretiens* est une manière de délimiter une zone protégée, à l'intérieur de laquelle une parole

---

<sup>62</sup> *Histoire des oracles*, Préface, p. v.

<sup>63</sup> « Dans le moment où vous venez de me surprendre, si vous m'eussiez contredit sur les habitants des planètes, non seulement je vous les aurais soutenus, mais je crois que je vous aurais dit comment ils étaient faits. Il y a des moments pour croire, et je ne les ai jamais si bien crus que dans celui-là » (*Entretiens sur la pluralité des mondes*, p. 112).

<sup>64</sup> *Entretiens sur la pluralité des mondes*, p. 157.

<sup>65</sup> La Bruyère, *Les Caractères*, « Des esprits forts », § 22.

libre et audacieuse peut se déployer presque en toute impunité<sup>66</sup>. Fontenelle reprend ici un dispositif prudentiel propre au discours libertin, mais en lui donnant une tout autre extension<sup>67</sup>. L'espace préservé n'est plus celui de la clandestinité et du secret : c'est un espace galant et décentré par rapport à l'univers de la cour.

L'efficacité de cette stratégie du leurre vient de ce que le rire badin procède d'une ingéniosité qui suppose une parfaite maîtrise de pratiques langagières fondées en particulier sur un étagement du sens. Au principe du rire badin, il y a, en effet, un art ironique du « dire sans dire », un art de la feinte et de l'esquive qui permet de laisser entendre sans dire explicitement et de ne pas avoir à sacrifier le piquant ni l'enjouement. Véritable code de la mondanité, le badinage permet à Fontenelle d'encoder des idées subversives et de les diffuser dans les cercles galants, autrement dit, de répondre à la double finalité de l'esthétique prudentielle : la protection de soi et la communication d'idées nouvelles.

Le badinage relève d'une rhétorique oblique qui *fait passer* par le rire un contenu polémique ou transgressif. Telle est, selon le jugement pénétrant de l'abbé Trublet, la caractéristique essentielle de l'écriture fontenellienne : « ce qu'il dit exprime ce qu'il omet, pour ceux qui savent entendre ; il faut à ses lecteurs moins d'attention que d'esprit »<sup>68</sup>. Là est, en effet, le « tour d'esprit » de Fontenelle, qui consiste à distiller, sans y paraître et sur un mode presque digressif, des propos audacieux dans un contexte galant et divertissant qui suspend toute vigilance<sup>69</sup>. Héritier de l'art d'écrire des philosophes libertins, Fontenelle enrichit cet arsenal traditionnel par un ensemble de pratiques d'écriture reposant sur l'ingéniosité, qui s'épanouissent à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, notamment dans les romans de Mme de Villedieu ou dans la vogue du conte de fées. De sorte que c'est tout un nouveau public, rompu aux manières ingénieuses d'engager l'activité herméneutique du lecteur et dont les usages intègrent la distance ironique à l'égard du langage, qui s'ouvre ainsi à la réflexion critique et à la liberté de penser.

---

<sup>66</sup> « C'est proprement l'empire des philosophes que ces grands pays invisibles qui peuvent être ou n'être pas si on veut, ou être tels que l'on veut » (*Entretiens sur la pluralité des mondes*, p. 156).

<sup>67</sup> L'écho le plus net, de ce point de vue, est la formule fameuse : « Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui croyons [aux habitants de la lune], et ne divulguons pas nos mystères dans le peuple » (*Entretiens sur la pluralité des mondes*, p. 160).

<sup>68</sup> Trublet, *op. cit.*, p. 15.

<sup>69</sup> D'Argenson semble avoir fort bien su détecter les ruses de cet « art d'écrire » (pour employer le lexique straussien) : « Le *tour d'esprit* que s'est fait ce charmant écrivain consiste à présenter aux hommes simples une phrase banale, une proposition commune et rebattue, mais appliquée de telle sorte qu'elle offre aux gens d'esprit un sens tout opposé, fin, neuf et délicat » (*Mémoires et journal inédit du marquis d'Argenson*, Paris, 1858, t. 5, p. 94).

Dans cette érotique du savoir que Fontenelle promet, la vérité reste toujours pour une part dissimulée aux regards pour mieux susciter le désir d'elle-même<sup>70</sup>. Rien ne décrit mieux, peut-être, l'effet propre du badinage fontenellien et la douce violence à laquelle il soumet son lecteur que la célèbre comparaison entre l'amour et les raisonnements de mathématique qu'on trouve dans le cinquième soir des *Entretiens* : le rire badin est ce qui permet à Fontenelle de conduire son lecteur si loin qu'« à peine le peut-il croire »<sup>71</sup>.

On indiquera, pour finir, que la dimension déviante du badinage fontenellien peut s'entendre comme une réponse à la conception pascalienne du divertissement. La géométrie, l'astronomie et les mathématiques sont décrites par Fontenelle dans le vocabulaire du divertissement. Mais Fontenelle opère une inversion des propositions pascaliennes : la science n'est pas définie comme préparation à la religion mais comme divertissement et source de jouissance. Selon Fontenelle, « Pascal fausse les termes du problème en ôtant toute valeur au divertissement »<sup>72</sup>, et surtout en faisant de la religion l'antithèse même du divertissement. Pour Fontenelle, « la religion elle-même, toute sérieuse qu'elle est, est obligée à en fournir quand on n'en peut tirer d'ailleurs »<sup>73</sup>. Autrement dit, le serpent est dans la bergerie, et mieux vaut en avoir une conscience lucide plutôt que de vouloir vainement détourner l'homme du divertissement. Il convient, en fait, d'opérer une déviation ou un transfert d'énergie : pour Fontenelle, la critique des fables et des oracles ne peut être efficace que si elle procure au lecteur des agréments. D'où un jeu constant sur l'ironie, l'humour et le badinage pour conduire le lecteur à rire de la superstition et à transférer dans la critique les plaisirs qu'il aurait pu avoir dans la crédulité.

L'efficacité du texte vient du plaisir qu'il produit : en créant une relation de complicité avec le lecteur, Fontenelle lui fait découvrir les joies de l'ironie, du sous-entendu, de la critique sourde. Il y est admis que l'opération intellectuelle de déchiffrement et d'interprétation fait partie du plaisir et est capable d'engendrer à son tour des effets affectifs bénéfiques. D'où l'efficacité de la manière badine au regard de cette thérapeutique des craintes dont Fontenelle semble emprunter le modèle à Épicure. Le badinage fontenellien a pour fonction essentielle, en effet, de relâcher la tension des esprits, de couper les racines de

---

<sup>70</sup> Nous nous permettons de renvoyer sur ce point à notre préface aux *Entretiens sur la pluralité des mondes* (éd. citée).

<sup>71</sup> « Vous ne sauriez accorder si peu de chose à un amant que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage, et à la fin cela va loin. De même accordez à un mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence, qu'il faudra que vous lui accordiez aussi, et de cette conséquence encore une autre ; et malgré vous-même, il vous mène si loin, qu'à peine le pouvez vous croire. Ces deux sortes de gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne » (*Entretiens sur la pluralité des mondes*, p. 144-145).

<sup>72</sup> Barbara de Negroni, « L'allée des roses ou les plaisirs de la philosophie », *Corpus*, n° 13, 1990, p. 27.

<sup>73</sup> *Histoire du théâtre françois jusqu'à M. Corneille*, dans *Œuvres*, 1742, t. 3, p. 38.

toutes les craintes superstitieuses. Conformément à la sagesse épicurienne, les joies du savoir doivent expulser les vaines terreurs. Le plaisir de la diction égayée est une arme redoutable qui dégonfle les baudruches, se joue de toutes les autorités. Pour rassurer la marquise qui exprime la crainte que la terre ne soit qu'une toupie, le philosophe propose de faire porter le globe par quatre éléphants, comme font les Indiens dans leur fable<sup>74</sup>. On songera aussi, bien sûr, à la discrète ironie de Fontenelle à l'égard de l'effroi pascalien devant le « silence éternel des espaces infinis ». À la Marquise éprouvant le vertige devant l'infini que le Philosophe déploie devant elle (« Voilà l'univers si grand que je m'y perds, je ne sais plus où je suis, je ne suis plus rien [...] Cela me confond, me trouble, m'épouvante »), ce dernier réplique en effet : « Et moi [...], cela me met à mon aise »<sup>75</sup>...

\*\*\*

Si l'œuvre de Fontenelle apparaît comme un moment capital pour penser dans toute sa complexité le passage de « l'éthique aristocratique des libertins à l'éthique virtuellement démocratique des Lumières »<sup>76</sup>, c'est sans doute donc moins, comme le voudrait une tradition tenace, en raison d'une pratique délibérée de la « vulgarisation » scientifique qu'en vertu de l'efficacité philosophique d'un badinage qui permet un renouvellement complet des stratégies prudentielles du libertinage érudit. Encore faut-il préciser pourtant qu'avec la génération encyclopédique (et singulièrement avec Voltaire), cette efficacité prudentielle du badinage fontenellien a fini par se retourner contre lui, suscitant un déni, voire un refus de lire, très fréquent encore parmi les doctes modernes qui se détournent avec dédain de textes qui empruntent ostensiblement les traits distinctifs de la conversation mondaine et divertissante ou ne daignent tout au plus que saluer sa virtuosité à traduire les nouveaux savoirs en « savoirs galants » dont, en passant, on souligne le manque de sérieux et d'intérêt (puisque de nouvelles découvertes les ont déjà renouvelés). Le risque est alors de convertir « la volonté affichée par Fontenelle de « traiter la philosophie d'une manière qui ne fût point philosophique » en une réputation ambiguë de vulgarisateur qui permet de l'assigner au rang d'auteur mineur »<sup>77</sup>. Il s'agit en fait de tout autre chose : par le badinage, Fontenelle vise à faire rire d'un rire proprement *dé-concertant et sé-duisant* ; un rire qui nous arrache au concert habituel de la tradition, et qui nous entraîne sur d'autres voies.

---

<sup>74</sup> *Entretiens sur la pluralité des mondes*, p. 76.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>76</sup> Jean-Pierre Cavaillé, « Imposture politique et sagesse libertine », *Littératures classiques*, n° 55, 2005, p. 33.

<sup>77</sup> Claudine Poulouin, « Les paradoxes de la publication des textes de Fontenelle : discrétion, dissimulation, affirmation de soi », Oxford, *SVEC* 2005 : 12, p. 208.

Christophe Martin  
Université Paris Ouest Nanterre La Défense (CSLF)